

16250

7/11/66

70874
050.95452
11/10/83
mai 28L

Library

IAS, Shimla

THP 050.954 52 Mai 28 L



00016250

LE TIBET ET LA CHINE

By ELLA MAILLART

UNE fois de plus un Dalai Lama s'est enfui de Lhasa, une fois de plus au cours des siècles la Chine s'efforce de siniser le Tibet afin de pouvoir le soumettre. Mais aujourd'hui la belliqueuse idéologie communiste vient renforcer cet expansionnisme traditionnel. En effet Pékin a toujours désiré contrôler la capitale du bouddhisme centre-asiatique, car les deux Mongolies, le Népal, le Sikkim, le Bhoutan, en plus de trois millions de Tibétains, vénèrent le prêtre-roi de Lhasa.

D'autre part depuis la fin de la guerre mondiale on sait que les richesses minières du Tibet—uranium y compris—sont vraiment considérables. Tout au nord le pétrole du Tsaidam est déjà exploité, sur le grand plateau désolé, près du Lac Bleu (Koko Nor) à 3000 mètres d'altitude, que j'avais pris deux mois à traverser à chameau.

En plus de cela, au prix de sacrifices inouïs, la Chine vient de compléter plus de quatre milliers de kilomètres de routes stratégiques à travers ces régions désertiques; entre autres buts, ces voies de communication faciliteront le contrôle de la frontière qui, sur près de 2,000 kilomètres, longe le nord de l'Inde. L'avenir de la suprématie asiatique est en jeu. Lhasa, où le premier avion se posa en 1956, est à dix heures de vol de Pékin, ou encore à dix jours de jeep, au lieu des trois mois de caravane d'autrefois. Radio-Pékin fonctionne sans arrêt dans toutes les agglomérations. Le problème représenté par le contrôle du Tibet se pose aujourd'hui d'une manière absolument nouvelle.

Qu'est-ce que la disparition d'une civilisation originale en face d'un problème pareil? Mais la répression de la révolution tibétaine n'aura-t-elle pas des conséquences tout à l'opposé de ce que la Chine escomptait: par solidarité pour le bouddhisme lamaïque du Tibet, les centaines de millions de bouddhistes asiatiques ne deviendront-ils pas antichinois? Des chefs d'Etat athées sont incapables d'évaluer l'influence exercée par un Dalai Lama, un Pape, ou même un Aga Khan. Car les communistes n'écoutent et ne croient que ce que disent leurs amis tibétains—sorte de cinquième colonne formée par les ennemis du Dalai Lama. Certains d'entre eux se recrutent parmi les fidèles du Panchen Lama. C'est en 1947 qu'eut lieu le dernier différend entre deux Régents rivaux pendant la minorité du Dalai Lama. Seule une réunion de l'Assemblée nationale (Tsongdu) ou un plébiscite pourrait déterminer la proportion des pro-chinois.

Les Chinois ont toujours été détestés dans les régions lointaines où ils se sont imposés—Turkestan, Kansou, Mongolie, Tibet—et où ils n'ont jamais su gouverner par personnes interposées. Reconnaissons que la Muraille de Chine symbolise une différence fondamentale entre les habitants des ces régions (commencé en 244 av. notre ère.)

Mépris réciproque entre les patients Chinois, acharnés travailleurs penchés sur la terre, et les Mongols ou les Tibétains, bergers nomades ou

PRESENTED TO THE INDIAN INSTITUTE OF ADVANCED STUDY, SHIMLA

BY



caravaniers, armés et libres, vivant à cheval dans les steppes balayées par des vents sauvages. N'oublions pas que la charrue de millions de pionniers chinois venus pour cultiver de vastes steppes n'a fait qu'ouvrir le sol maigre à l'érosion; les vents terribles emportent la terre et le sol est perdu à jamais. Il faut cinq ans au désert de gravier pour s'installer.

Quand la Chine était faible, craignant les tribus étrangères, elle se repliait derrière sa Muraille. Lorsqu'elle était forte, elle s'arrangeait à ce que les tribus étrangères se fassent la guerre, puis elle affirmait une fois de plus sa suzeraineté jusqu'au Pamir, comme par exemple sous la dynastie des Han,¹ au début de notre ère, et sous les Tang, aux VI^e et VII^e siècle. (en 751, aussi incroyable que cela paraisse, l'Himalaya est franchi par un général chinois² et des forts sont construits à Gilgit, au Cachemire, au sud des gorges du Hunza³ que l'alpiniste genevois Raymond Lambert a visité en juillet 1959. Les Mongols, au XIII^e siècle, et les Mandchous, au XVIII^e siècle, règneront eux aussi jusqu'au Pamir.)

Depuis plus de quatre ans la Chine heurte de front le nationalisme tibétain, écartant les personnalités qui lui déplaisent, renvoyant les ministres du Kashag, ce Cabinet qui remplit les fonctions exécutives, judiciaires et législatives; à vrai dire, ce nationalisme est avant tout une religion très vivante. Or la souveraineté exercée par un Etat sur un autre répugne à nos lois actuelles. Ici les prétentions dynastiques d'autrefois sont remplacées par le plus simple des impérialismes. Le Tibet est à la Chine ce que la Pologne fut à la Russie.

Le Tibet actuel a 1.200.000 km², plus du double de la France, et environ 3.000.000 d'habitants. En 1929 il a été amputé du Tsinghai (Koko-Nor), 700.000 km², et du Hsi-Kang, 460.000 km²., la Chine de Sun Yat Sen, comme celle de Mao Tsé Toung, voulant intégrer le Tibet.

Lhassa, la capitale, à 3600 m. d'altitude, a 25.000 habitants sans compter les 20.000 habitants des trois grands monastères voisins de Sera, Ganden et Drepung. Elle est reliée au monde par trois voies principales, l'une au nord, par le Koko-Nor, l'autre à l'est vers Kangting (Tatsienlou, capitale du Hsikang, par où arrive le thé), et la troisième au sud vers Yatung et l'Inde, par où passaient les exportations de laine.

Le Tibétain, de race mongoloïde, s'est toujours senti bien différent du Chinois. Sa langue appartient à la même famille que le birman, son alphabet est venu du Cachemire indien avec des missionnaires bouddhistes; mais nombre de ses coutumes sont chinoises, de même que l'astrologie, la médecine, l'habillement et la cuisine des gens riches.

* * * * *

Jetons un regard sur quelques points de l'histoire du Tibet. Au VII^e siècle, les Chinois capturèrent Lhassa. Mais peu après le roi tibétain Srong Tsen Gampo étend ses conquêtes militaires en Chine et au Népal, en sorte qu'il obtiendra en mariage deux princesses, l'une chinoise, l'autre népalaise. Ces deux reines bouddhistes contribuent à faire du bouddhisme la religion du pays.

¹ Le général Pan Ch'ao erh écrase les Yue-Tchi en l'an 88.

² Nommé Kao Hsien Chu.

³ l'empereur Kien Lung En 1755, par exemple.

Au VIII^e siècle le roi Ti-Song De-Tsen fait venir des Indes le maître Padma Sambhava pour qu'il épure la religion encombrée de démons. Ce moine construisit le célèbre monastère de Samyé. Ce même roi règnera du lointain Pamir jusqu'à Sian-Fu; cette capitale de la Chine ne sera pas pillée ayant offert de verser un tribut au Tibet; mais celui-ci n'ayant pas été payé, le roi s'empare de la ville en 763 (fait commémoré par une obélisque de pierre à Lhassa; ce monolithe fut abîmé par les Chinois en 1912).

C'est au XIII^e siècle que le bouddhisme tibétain devint du lamaïsme. En 1270 Kubilai Khan, premier empereur mongol de Chine, invite le chef du monastère de Sakya à sa cour. L'empereur s'étant converti au bouddhisme donne à son visiteur la souveraineté sur le Tibet. Cette suprématie cesse en 1345, lorsque commence une seconde période monarchique.

Au siècle suivant le grand penseur et réformateur Tsong Kapa, l'homme du "Pays des oignons," va naître dans la région du Koko-Nor. En 1409 il fonde la secte des Bonnets Jaunes, laquelle, entre autres règles, imposera le célibat aux moines. A la mort de son successeur Ganden Truppa, on affirma que l'esprit du lama avait passé dans un enfant de deux ans. Ainsi débuta ce système de réincarnation propre au Tibet où l'on compte aujourd'hui plus de cinq cents lamas réincarnés.

C'est le grand lama Sönam Gyatso qui, ayant converti la Mongolie, va recevoir du prince Altyn Khan le titre de Dalaï lama en 1557 (Dalaï = Océan, synonyme d'infini). Ce premier Dalaï lama s'opposa à la coutume du sati qui forçait une veuve à périr en même temps que son mari.

Arrêtons-nous au célèbre cinquième Dalaï lama, fils d'un pauvre homme. Remarquons qu'au Tibet, où environ le cinquième de la population masculine entre dans les ordres—excellente coutume pour limiter l'excédent des naissances dans un pays pauvre—des hommes intelligents quoique d'origines obscures peuvent parvenir aux plus hauts postes du gouvernement, sorte de démocratie de fait.

Le Grand Cinquième, comme on l'appela, construisit en 1625 l'extraordinaire Potala, palais forteresse qui domine Lhassa. C'est lui qui, afin d'honorer son précepteur, lui donna le titre de Panchen lama, parfois nommé Tashi lama car il règne sur le monastère de Tashi Lumpo. Panchen veut dire maître.

Ici ouvrons une parenthèse. Le bouddhisme tibétain déclare que le Bouddha primordial se manifeste dans cinq bouddhas célestes. L'un d'eux, le bouddha Amitaba (Lumière Infinie, Opamé en Tibétain) a le Panchen lama comme émanation terrestre. Ce même bouddha Amitaba a une émanation céleste, le bodhisattva Avalokitesvara, Seigneur de la Compassion, représenté sur terre par le Dalaï lama—en tibétain Chenrezi.

Ces deux chefs religieux descendent donc du même Bouddha et lorsqu'ils sont ensemble, c'est le plus âgé qui passe en premier. "Le prestige spirituel du Dalaï lama et son monopole du pouvoir temporel ont fait de lui le chef suprême du Tibet." C'est à lui que s'adresse la prière "Om! Mani padme, hum." (Om, le Joyau dans le Lotus, hum.)

Par la suite une rivalité naîtra entre ces deux pontifes. "Les Chinois sont très attentifs à bien entourer le Panchen lama et à le tenir en réserve au cas où le Dalaï lama cesserait d'être suffisamment docile," écrira l'ambassadeur Fernand Grenard dans son livre sur le Tibet, en 1898.

En 1935, lorsque je passai par Kumbum, à la frontière nord du Tibet, le Panchen lama y vivait en exil depuis 1924. Lhassa lui interdisait de rentrer chez lui car, craignant pour sa vie, ce lama exigeait d'être accompagné de mille soldats chinois armés. Il mourut là-bas en 1937. Son jeune successeur fut éduqué par les Chinois qui l'installèrent au Tashilumpo en 1951, après leur invasion du Tibet. Le Panchen lama actuel est le neuvième du nom; il n'a jamais été reconnu par les Tibétains.

Mais reprenons l'évocation de quelques points historiques. Le Grand Cinquième, venu à Pékin, fut reçu en égal par l'empereur mandchou qui désirait ainsi affermir son pouvoir sur les Mongols. C'est en 1661, avant la mort du Cinquième, que les premiers Européens entrèrent à Lhassa, les Jésuites Grueber et d'Orville.

Le Sixième Dalai lama sera tué par les Chinois en 1706 et l'empereur Kang Hsi envahit le Tibet en 1718 pour essayer d'y imposer son Dalai lama. En 1750 les résidents chinois à Lhassa tuent le Régent tibétain qui régnait alors; mais ils seront eux-mêmes tués après avoir instauré la politique de la porte fermée aux étrangers. C'est alors que les missionnaires catholiques sont forcés de quitter Lhassa.

L'empereur mandchou Kien Lung restaure la suprématie chinoise à Lhassa et y impose ses deux résidents. Le Panchen lama d'alors mourra à Pékin, invité là-bas par Kien Lung en 1779. C'était ce même Panchen lama qui en 1774 avait reçu la première mission anglaise au Tibet, dirigée par George Bogle, car l'East India Company, et Warren Hastings cherchaient à tout prix à étendre leur zone de commerce.

Sachant que les Gurkhas du Népal avaient jadis obtenu le droit de frapper monnaie pour Lhassa, une dispute à ce sujet pousse les Népalais à venir attaquer Lhassa en 1788. Pour sauver la ville, les Tibétains consentent à verser un tribut annuel au Népal. Or cette somme n'ayant pas été versée, les Gurkhas envahissent Lhassa en 1790.

Petite cause, grandes conséquences: les Chinois de Lhassa prennent ce prétexte pour envahir le Népal et le forcer à payer un tribut, tous les cinq ans, à Pékin. Ainsi le Tibet est ramené dans le système impérial mandchou.

Un siècle passe. En 1855 les Népalais envahissent à nouveau le Tibet et forcent Lhassa à leur verser un subside annuel de 10.000 roupies. Ce paiement eut lieu pour la dernière fois en 1950.

En 1888 les Britanniques envahissent le Sikkim où, à Kalimpong, sur le versant sud de l'Himalaya, aboutissent les caravanes tibétaines. Deux ans plus tard un accord avec la Chine reconnaît que cette région est sous protectorat britannique et accepte le traité commercial alors établi. Mais le Tibet s'y oppose en déclarant que la Chine n'a rien à lui dicter; et depuis lors le Tibet se comportera en pays indépendant jusqu'en 1950, sauf pendant l'invasion de l'armée chinoise à Lhassa en 1911 et 1912.

C'est pour forcer le Tibet à traiter avec lui que le vice-roi de l'Inde, Lord Curzon, essaie de discuter avec Lhassa. Mais le Dalai lama fait la sourde oreille. Il se tourne vers la Russie, conseillé par le lama bouriate Agwan Dorjjeff. Pour finir, en 1904, la mission militaire du colonel Younghusband pénètre au Tibet pour s'emparer de Lhassa, tandis que le treizième Dalai lama se réfugie en Chine. Les Anglais se retirent après

avoir obtenu leur traité commercial. Mais en 1912 les Chinois ravagent Lhassa, pour y effacer le souvenir de Younghusband et le Dalai lama s'enfuit en Inde cette fois-ci pour passer 30 mois à Darjeeling, hors d'atteinte des Chinois.

En 1911 c'est la révolution chinoise.

Aussitôt le Tibet et la Mongolie extérieure proclament leur indépendance déclarant qu'en 1720 le Dalai lama avait reconnu la suzeraineté d'un empereur mandchou et non pas la suzeraineté de la Chine avec laquelle ils n'ont rien de commun. Les troupes chinoises en garnison à Lhassa se rendirent alors au Dalai lama, confirmant ainsi l'indépendance du Tibet. Et la Grande-Bretagne, par la Convention de Simla, en 1914, reconnaissait l'indépendance du Tibet.

Il n'y eut plus de résident chinois à Lhassa. Et c'est en vain qu'un décret chinois déposa le Dalai lama : celui-ci continua à régner.

Le treizième Dalai lama meurt en 1934 et ce n'est qu'à ce moment-là que Lhassa accepte la venue de représentants chinois à l'occasion des obsèques de ce Dalai lama.

En 1936 un chef de mission britannique est installé dans la capitale tibétaine qui entretient également des relations diplomatiques avec le Népal.

En 1939 Lhassa, dans la joie, accueille le jeune Dalai lama Phamo Dhondup âgé de 4 ans venant du Koko-Nor, ayant passé les épreuves traditionnelles le consacrant.¹

En 1947 une grave bagarre entre Régents rivaux va créer des mécontents : ils iront augmenter la "Section réformiste" de Sawang lama et le groupe des sinophiles. En 1948 le gouvernement de Lhassa envoie une mission en Amérique pour demander que soit reconnue l'indépendance du Tibet—car la menace augmente, la Chine proclamant une fois de plus que le Tibet va être "libéré" pour faire partie de la Chine.

1949, dernier acte d'indépendance, Lhassa expulse Tous les Chinois qui habitent la ville. En 1950-51, venant de l'Est, l'armée communiste chinoise prend possession du Tibet tandis que le Dalai lama, âgé de 18 ans, se réfugie à Yatung près de la frontière indienne, laissant le champ libre à ceux qui désiraient négocier avec l'envahisseur. En 1951 les Tibétains doivent signer un "accord" à Pékin sans qu'il soit tenu compte de leurs objections. Le Tibet sera soi-disant autonome sous la direction unifiée du Gouvernement Central du Peuple à Pékin. La Chine garde l'autorité suprême. Par la suite, et progressivement, l'administration sera transférée à Tchamdo, capitale de la zone orientale, où l'on agit directement de concert avec Pékin sans en référer au Dalai lama.

L'armée de Libération Populaire contrôle le Tibet; pour la forme deux Tibétains sont nommés vice-commandants de cette armée. Fait remarquable, en avril 1957, Pékin déclarait que le Tibet n'étant pas mûr, il fallait abandonner les réformes socialisantes pour six ans. Mais les soulèvements très importants de 1958 et 1959 allaient prouver que la situation était devenue intenable pour un très grand nombre de Tibétains.

Et ce l'U.R.S.S. qui s'intéresse de près à la situation et voit avec plaisir

¹ Cette fois-ci point n'est besoin d'une confirmation de Pékin, car Lhassa avait déclaré son indépendance en 1912.

la Chine avoir de gros ennuis en Asie centrale? Est-ce la Chine qui a tout fait pour se débarrasser de ce roi-pontife encombrant parce que trop intelligent et trop aimé? Que pense le Pandit Nehru de cette situation dangereuse où son puissant voisin nordique devient par trop belliqueux? On rappelle à Delhi que les atlas imprimés à Pékin montrent une Chine empiétant sur les territoires limitrophes, perpétuant par endroits d'antiques frontières: de tout temps des princes habitant le versant sud de l'Himalaya avaient des droits de pâturage sur le versant nord de la chaîne sauvage; une fois l'an, ils envoyaient en échange un tribut à Lhassa ou Pékin. Partant de ces faits passés, on essayait de prétendre que ces régions dépendaient de Pékin.

* * * * *

On parle de la splendeur, de la pauvreté et de la cruauté du système féodal tibétain. . . . Oui sans doute, mais pauvres ou riches, les Tibétains avaient le rire facile; ils jouissaient de nombreux jours de fêtes au cours de l'année et leur sens de l'hospitalité était incomparable. Tous ceux qui les approchèrent les ont aimés. Sur les pistes du Tibet, qu'il était intéressant de voir ces muletiers, vrais marins de hauts plateaux, vivant loin de leur port d'attache pendant la plus grande partie de l'année! Au marché de Kalimpong à 1400 m. d'altitude, point le plus méridional de leur voyage, ils avaient trop chaud dans la fraîcheur de l'hiver indien. Chaussés de bottes de feutre ils marchaient à grands pas lents et désinvoltes, allant d'une échoppe à l'autre, le buste parfois nu ou débarrassé de la pelisse de mouton, coiffés du chapeau de feutre à large bord, ou encore du bonnet fourré à oreillères placé de travers au sommet de la tête. Nombreux sont ceux qui avaient encore leurs cheveux nattés enroulés autour de la tête ils venaient livrer leurs chargements de laine brute destinés à l'Amérique. Ils repartaient avec du sucre, du pétrole, de la graisse de coco qui tend à remplacer le beurre brûlé dans les temples dans les lampes offertes à la trinité du Bouddha, de la Doctrine et de l'Eglise. Il leur arrivait d'assister à un drame joué en plein air par des comédiens ambulants; assis sur le sol ils chiquaient du tabac et se taquinaient entre eux, riant comme des enfants. Certains rendaient visite à Tarchin, éditeur-imprimeur d'une feuille locale relatant les événements importants de la région.

Trois étapes au nord de Kalimpong ou de Gangtok, la piste atteint 4600 m. d'altitude à l'un des deux cols qui marquent la frontière, soit le Jelep, soit le Nathu La. En y arrivant les hommes jetaient un caillou au pied des drapeaux de prière raidis de givre dressés sur le col tout en s'exclamant: " Victoire aux dieux! "

Avant de repartir vers le nord et de quitter l'étape, chaque matin ils arrimaient les caisses rectangulaires transportées par leurs centaines de mules, anxieux d'éviter les éboulements ou avalanches dans le défilé de la gorge de Tchumbi. Le soir autour du feu du caravansérail les histoires qu'ils se racontaient passionnaient tout le monde car des changements spectaculaires avaient lieu dans le pays. Ils parcouraient 12 à 16 km. par jour pendant 20 ou 30 jours, leurs mules semblant connaître le chemin par coeur; mais lorsqu'elles restaient effondrées dans un trou de neige,

leurs cloches et leurs pompons s'immobilisant pour un instant, les hommes savaient les empoigner presque à bras le corps pour les remettre sur la piste.

En mars, sur la vaste plaine de Phari, il faisait si froid que tout en avançant contre le blizzard je marchais en abritant mon visage contre la croupe d'une mule chargée.

À 4300 m. d'altitude cette plaine est trop élevée pour qu'il y pousse des arbres, l'orge n'a pas le temps d'y mûrir, mais elle est cependant récoltée pour servir de fourrage. La neige ensoleillée y était si aveuglante que les grands muletiers protégeaient leurs yeux par une bande d'étoffe sombre fendue devant la pupille.

Quel contraste avec le pays d'où nous venions, cette vallée de Tchumbi profonde et boisée de cônifères, à seulement quelque 3000 m. d'altitude ! A Phari, dénommée la ville la plus sale du monde, la plupart des maisons sont construites avec des briques de tourbe. Là les gais muletiers buvaient du thé au beurre tout en jouant aux dés sur un toit plat et ensoleillé.

La plupart d'entre eux travaillent pour de grandes entreprises de transport dirigées soit par le Tibétain Pangda Tsan ou par une entreprise indienne. Lorsqu'ils voyagent près de la piste, trop rarement à leur gré, s'élève parfois une auberge primitive où ils aiment boire de nombreux bols de thé au beurre de yak. Là se coudoient des voyageurs de toutes sortes tels qu'officiels en grands manteaux doublés de fourrure, ou simples pèlerins voyageant à pied. Je me rappellerai longtemps cette famille assise à même le sol, les pieds entourés de chiffons ficelés : ayant gravement souffert du gel ils attendaient patiemment la fonte des neiges pour aller dans une vallée voisine pour y bénéficier d'une célèbre source chaude ; les passants leur faisaient l'aumône.

Au loin, dominant la plaine démesurée, un pic magnifique et isolé s'élève à 7300 m. d'altitude, le Chomolhari (Reine Divine des Montagnes). A son pied j'avais visité le monastère de Tchukya connu pour sa grande imprimerie et là, un moine et son apprenti nous avaient montré les feuilles de papier faites avec l'écorce de daphné où séchaient les caractères des livres sacrés imprimés grâce à des blocs de bois. A l'autre bout du panorama, perdus dans l'immensité, de petits points noirs étaient des yaks domestiques à la recherche de plaques d'herbe sèche parmi la neige fraîche.

Mes pensées évoquaient les vastes étendues de l'Amérique où les Indiens durent reculer devant la marée des pionniers venus eux aussi de l'Est. Il y a trop d'humains sur la terre pour que les nomades puissent continuer à y vivre selon leurs coutumes. Dans une génération, où donc seront les pasteurs tibétains et les caravaniers que Pékin est impatient de socialiser ?

Mélangés à 4 millions de Chinois communistes importés du Hsi-Kang, ayant dû apprendre le chinois de force, et bien endoctrinés à coups de classes spéciales, la plupart d'entre eux conduiront des camions, répareront des routes et travailleront dans des mines. La même chose s'est passée au Turkestan russe parmi les Kirghises et les Kazaks obligés d'abandonner leur vie traditionnelle il y a trente ans, non sans avoir péri par centaines de mille au cours de ces violents changements.

16250

7/11/68

